

L'*Élégie* dite de Marienbad est l'un des plus surprenants poèmes d'amour jamais écrits. Il se distingue par sa longueur, par la perfection de sa forme, par la hauteur de ses vues et de son style, par le déroulement sans faille de son propos, par un caractère aérien qui le place d'emblée sur le plan de la transfiguration du vécu plutôt que du ressassement des déceptions. Et pourtant, il n'est pas un aspect de la réalité la plus terrestre qu'il n'accepte et n'intègre. Une réussite heureuse, une harmonie incomparable, une beauté unique.

Dans ce poème, un vieillard raconte qu'il a connu la grâce d'un dernier amour qui a bouleversé son existence. L'objet de cet amour est une jeune fille dans les dernières années de l'adolescence. On croirait d'abord à la répétition mi-tragique mi-comique de l'histoire du couple mal assorti. Et quand l'affection de Goethe, écrivain et homme d'État au faîte de la gloire, pour la jeune Ulrike, de bonne famille mais sans renommée particulière, passe de l'attachement pour une connaissance charmante à la passion la plus dévorante pour une femme, les médisances vont bon train. C'est que dans les villes d'eau où tout le beau monde de l'Europe d'alors se retrouve, s'observe, se lie, brigue ou intrigue, le comportement pour le moins incongru de cet homme célèbre ne pouvait passer inaperçu. Ne se ridiculise-t-il pas en allant jusqu'à la demander en mariage ? Faut-il s'étonner qu'il essuie un refus tacite de la part de la jeune fille ? Pouvait-elle voir, dans ses attentions et ses soins, autre chose que la marque d'une sympathie touchante de la part d'un ami de sa mère qui aurait plutôt été un adorable grand-père qu'un amant épris de désir ?

Mais à en rester à ces rappels factuels, on manquerait entièrement la singularité de l'expérience vécue dont le poème se fait le relais. Celui qui a eu la chance de connaître un amour qui a illuminé ne serait-ce qu'un instant de son existence, comprendra sans peine à quel point le surgissement inattendu d'une telle passion ne laisse intact ni son être ni son rapport au monde. Celui qui aura vécu dans sa chair la manière dont un tel amour peut aussi le rajeunir d'âme et de corps, et s'il est artiste, réveiller et ranimer en lui les forces créatrices les plus profondes et les plus enfouies, ne s'étonnera pas que l'un des plus grands poètes et des hommes les plus disposés qui furent à l'amour se soit retrouvé à soixante-quinze ans comme le jeune homme qu'il était à vingt-quatre et qu'il ait écrit sur les entrefaites de sa passion l'œuvre que l'on peut considérer comme son poème le plus émouvant et le plus achevé. Celui, enfin, qui a dû réaliser que l'amour le plus beau est celui qui appelle en même temps au renoncement le plus fort, surtout quand cet amour est à la fois le plus tendre et le dernier qui nous est donné de vivre, devinera quelles tempêtes ont dû agiter l'intimité d'un homme qui cachait mal, derrière le personnage officiel guindé qu'il revêtait pour éloigner les importuns, une sensibilité toujours à fleur de peau que les années et les déceptions ont avivée bien plus qu'entamée ; et il devinera encore que, pour ne pas sombrer dans la tourmente, il ne lui restait rien d'autre que de laisser s'épancher tout son cœur et toute son âme en ce poème.

Car c'est bien d'un tel amour, de ses délices et de ses tourments, et c'est bien du renoncement à un tel amour quand on voudrait, même s'il semble qu'on ait passé l'âge, qu'il dure et s'épanouisse dans notre vie de tous les jours, que nous entretient l'*Élégie*. Et de fait, le poème ne naît ni d'un choix ni d'un calcul. C'est en rentrant de son séjour à Marienbad et à Carlsbad à la fin de l'été 1823, séjour dont, après le drame qui vient de se dénouer, Goethe sent qu'il sera aussi le dernier, que le poème lui vient et qu'il le note au fur et à mesure des trajets en diligence qui le ramènent à Weimar. L'agenda de l'année précédente dans lequel il en a noté les vers et les strophes telles qu'elles se formaient dans son esprit s'est conservé, a été rendu public, publié et traduit. Il autorise le curieux, l'artiste, l'ami de la poésie à assister à la genèse du poème, à voir comment l'intuition et l'impulsion créatrices se traduisent d'emblée chez le génie dans une forme à la fois parfaite et parfaitement adéquate à ce qu'il porte en lui et laisse advenir à la parole. Ainsi la forme de l'œuvre achevée n'est-elle pas un moule qui lui est imposé du dehors, mais elle participe de la vie même de l'œuvre et de sa vitalité, elle lui permet de se présenter aux yeux du monde sans trahir les mouvements qui l'ont fait naître ni les palpitations qui l'animent ; de même la membrane de la cellule délimite-t-elle l'individu tout en le laissant interagir avec son milieu ; de même les artères transmettent-t-elles le sang à l'organisme entier par une pulsation qui, au départ, est celle de la diastole et de la systole, des battements mêmes du cœur. Ces rapprochements, Goethe lui-même les fait et les approuve.

Devant un monument aussi vivant et aussi abouti, le traducteur n'en mène pas large. Lui qui ne peut compter sur le génie, qui n'est que poète et qui vient après d'illustres prédécesseurs, comment ne trahirait-il pas la réussite unique qu'est un tel poème ? Et pourtant, ne faut-il pas que, génération après génération, le dialogue se renoue avec l'œuvre perdurable, avec ce qu'elle porte de vie et d'émotion ? Ne doit-il pas s'efforcer de la faire partager à ceux qui, parlant et entendant sa langue, n'ont pas forcément l'heur de parler et d'entendre celle de l'auteur ? Encore lui faut-il trouver un accès qui lui soit propre et des solutions qui soient les siennes. Aucune d'entre elles ne sera vraiment satisfaisante ni définitive, il ne le sait que trop, car il le ne peut que le constater chaque fois qu'il revient à son travail. Et cette croix n'en est que plus lourde à porter quand il s'agit de poésie. Si l'on pouvait garder à la fois l'exactitude du sens et la perfection de la forme... Gageure impossible ! Autant vouloir faire les cercles carrés... Pas plus la traduction littérale, qui vaut à peine mieux qu'une version scolaire, que la belle infidèle, qui ne fait que paraître ce qu'elle ne pourra jamais être, ne sauraient gagner ses suffrages.

Et pourtant, il faut choisir. Son ou sens, vers ou prose, le débat est ancien. Nerval, qui fut sans doute l'un de nos plus parfaits poètes, et qu'une affinité comme élective avait naturellement mené à Goethe, après avoir longtemps hésité, s'était rangé du côté de la prose, d'une prose si souple et si musicale qu'elle confondait d'avance toute tentative de versification. S'il avait rendu l'*Élégie*, il l'eût fait mieux que tout autre ! Claude Vigée, dont l'affinité avec Goethe fut tout aussi congénitale, devait choisir les vers, de rythmes variés, sans rimes, épousant la plasticité même des poèmes originaux. Il en est résulté, entre autres, un « Chant de Lyncée le guetteur » insurpassable. Mais Claude Vigée n'a pas davantage abordé l'*Élégie*. Un autre poète d'exception, qui lui non plus n'a pas caché son attachement à Goethe, devait relever le défi. On sait quelle étonnante et précieuse traduction nous en a laissé Jean Tardieu, en optant pour les vers et la rime. Tentative devenue classique, que l'on publie et republie à juste titre.

Que devons-nous faire ? Le vers semblait s'imposer, à condition qu'il fût souple, ductible, ployable à ce qu'il devait laisser s'exprimer, à condition qu'il ne fût pas forme vide, exercice de rhétorique stérile et surannée. C'est la raison pour laquelle nous avons renoncé à la rime. Perte énorme, assurément ! Mais à quoi bon sauver la rime par des rimes qui ne pouvaient valoir celles de l'original, qui, dans la langue d'accueil, n'auraient été que des approximations de rimes et qui, pour un si pauvre effet, nous auraient de surcroît considérablement éloigné de ce que dit l'original ? Restait la question du mètre. On peut comprendre plus d'une réticence à manier l'alexandrin en de telles occasions. Trop usé d'avoir été trop admiré puis trop décrié. Mais le décasyllabe était trop court et s'essouffait trop vite face à l'ampleur du pentamètre de l'original. Il ne pouvait finalement pas y avoir d'autre choix que ce pur joyau, à espérer qu'on pût le sortir de sa gangue et le tailler de sorte à faire jouer mille reflets colorés sur les facettes de son brillant, ainsi que le fait l'original qui use d'un mètre tout aussi classique dans sa langue.

Une traduction de poésie demeure une tentative le plus souvent vouée à l'échec. Elle n'épuise pas les résonances infinies d'un texte qui, par nature comme par vocation, les laisse se produire plutôt que se résoudre. Mais s'il lui est donné de devenir invitation au voyage, elle aura amplement atteint son but.

